



*Petit Courrier des Dames.*

Rue Meslée N<sup>o</sup> 25.

Robe de gaze Cachemire, ornée d'une bordure Brochée en Or Toque en Velours plein,  
ornée d'un réseau d'Or et d'un Oiseau de Paradis, sortant des magasins de M<sup>me</sup> Mirel,





# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

ENCORE une soirée !..... en vérité je n'y tiens plus ; les invitations se multiplient avec une telle rapidité, que ma vie entière ne suffirait pas pour y répondre..... En voilà encore deux pour demain ; hier j'ai fait une apparition dans quatre maisons différentes. Je ne résisterai pas à une telle fatigue ; j'en suis excédée, et si cela continue,....

— Eh! qui te force à remplir ces corvées, dit naïvement Sidonie; choisis parmi tes nombreux engagements ceux qui te seront le plus agréables, donne à ces plaisirs trop fatiguans un jour ou deux par semaine, consacre le reste aux douceurs de l'amitié qui souffre de tant de dissipations, et ta santé, dont tu te plains depuis quelque tems, s'en trouvera mieux; qui te force, dis-moi, à sacrifier ainsi ton repos à des goûts qui ne sont pas les tiens?.....

— Qui m'y force? eh! tout, ma chère: le nom de mon mari, son rang dans la société, les relations que nous avons avec le monde, relations que je ne saurais rompre; mon âge, ma fortune enfin qui veut que je fasse comme tout le monde.

— Alors, reprit Sidonie avec un peu de malice, je te dirai comme le philosophe, *souffre et tais-toi*, puisque d'aussi graves motifs t'imposent l'obligation de paraître comme un astre dans nos cercles brillans, de supporter les ennuis d'une admiration générale et toute la fatigue des succès.....

— Courage!..... donne carrière à ton humeur railleuse; va, tu n'as nulle pitié; il n'en est pas moins vrai que souvent cette vie dissipée m'est insupportable: les soins de ma toilette, le travail d'esprit, travail réel auquel je me livre pour imaginer une mise originale, le dépit de voir souvent des idées heureuses gâtées ou mal exécutées par des ouvriers maladroits, l'embarras pénible où me jette chaque jour le choix d'une parure nouvelle, toutes ces choses réunies me font acheter bien cher les courts et rares instans de plaisir que je goûte dans ces fêtes somptueuses. Mais, que veux-tu? jeune, riche, sans enfans, sans soins domestiques, il faut bien employer ma vie, et, puisqu'il ne m'a pas été permis d'en disposer selon mes goûts naturels, il faut bien que je demande aux jouissances factices de ma position, tout ce que j'ai droit d'en attendre de bonheur.....

En prononçant ces derniers mots, la voix de la jeune femme était devenue tremblante, et son regard rêveur errait avec mélancolie sur les tristes jardins de son hôtel. Sidonie lut dans l'âme de la compagne de son enfance; et malgré l'apparente légèreté de ses manières, elle découvrit qu'au milieu des dons de la fortune, Isaure nourrissait le regret du passé, de ce tems heureux où les deux jeunes filles formaient en riant les plans d'une vie simple, active, utile autant que fortunée.



Tel avait été le partage de Sidonie : la destinée , en fixant le sort des deux orphelines , avait donné à Isaure la richesse , à Sidonie le bonheur. Cette dernière le sentit peut-être plus vivement que jamais , et un soupir involontaire répondit seul aux muettes réflexions d'Isaure. Cependant pour l'arracher aux dangers de ce retour sur elle-même , Sidonie reprit le sujet de la conversation commencée. Eh bien ! dit-elle avec gaité , quelle parure nouvelle as-tu imaginée pour ce soir ?..... Au dernier bal où j'ai été , j'ai vu des choses charmantes : des robes de gaze rayées par de petits rouleaux de satin , et garnies au bas de trois bouquets de fleurs printanières ; d'autres ornées de guirlandes de roses en gaze bleue , rose ou massaca , quelques-unes en tulle de couleur , avec des ornemens très-légers en or ou argent frappé ; mais ces robes n'étaient portées que par de jeunes personnes , et remplacent pour elles les tulles lamés , parures qui appartiennent essentiellement aux jeunes femmes ; j'ai vu beaucoup de corsages en velours à basques et garnies d'aiguillettes , d'autres dont les draperies se prolongeaient en deux pointes de fichu qui se nouaient par derrière. J'ai surtout remarqué un ajustement selon moi bien bizarre : c'était une garniture en plumes d'oiseaux rares , montées comme des feuillages , et dont les tiges portaient des fleurs de pois de senteur..... — Des plumes , interrompit Isaure que cette description avait tirée de sa rêverie ; oui sans doute , les plumes sont d'une extrême nouveauté , et c'est une parure fort distinguée. Ce matin on m'a parlé d'une aigrette d'un très-grand prix : cinq cents francs , mon amie , n'est-ce pas exorbitant ? Comme j'ai déjà des plumes de toute espèce , des marabouts , un oiseau de paradis , et que dernièrement mon beau-frère m'a fait présent d'une demi-douzaine de colibris pour me faire une coiffure à la *Brasilienne* , je n'ai pas osé manifester devant mon mari le désir d'avoir cette aigrette....

Dans cet instant , le valet-de-chambre de son mari entra , et lui présenta un carton à son adresse. Isaure l'ouvrit , et fit un cri de surprise et de joie ; la magnifique aigrette était dans la boîte , elle la prit d'une main empressée. — Que mon mari est aimable ! dit-elle avec l'accent du plaisir où se mêlait un peu d'attendrissement ; avec quel plaisir je me parerai de ce charmant cadeau ; oui , dût-il m'en coûter de m'occuper cha-

que jour d'une parure nouvelle, je le ferai pour lui plaire.....

Sidonie était trop bonne et trop sensible pour troubler une aussi douce émotion par aucune remarque piquante; elle écouta même avec complaisance Isaure lui vanter la beauté, le prix et la rareté surtout de cette précieuse aigrette. En apprenant qu'elle était formée de la hupe de peut-être vingt ou trente *katakois* que l'on avait dépouillés morts ou vifs de leur couronne pour composer cet ornement, la sage Sidonie se garda bien de rire, ni de faire la moindre réflexion sur les singularités de la mode qui rassemblaient les hupes de tant de perroquets sur la tête d'une seule femme; elle se contenta de féliciter Isaure sur la galanterie de son mari, et retourna chez elle, heureuse de ce que sa fortune et les fêtes modestes auxquelles elle était appelée, ne permissent ni n'admissent d'aussi chers et d'aussi étranges atours.

---

*Les pélerines* paraissent devoir reprendre très-grande faveur au printemps. Déjà il n'est question que des *pélerines à la Victorine*: cette nouvelle forme due au talent de l'une des plus habiles couturières de la capitale, se compose de deux doubles collets ronds qui se croisent sur la poitrine, et se terminent par deux pointes qui viennent se nouer par-dérrière.

Nous parlerons aussi de *pélerines* en rubans, formées de deux rangs de très-larges rubans montés en tuyaux sur un petit collet. Au moyen d'une couture en biais, placée entre chaque pli pour diminuer ainsi la dimension du ruban vers le haut, ces tuyaux s'arrondissent naturellement d'eux-mêmes pour former la *pélerine*; deux longs bouts de rubans se prolongent au rang d'en bas pour venir se rattacher par-dérrière.

---

*Corsage à la Niobé.* Tel est le nom *fabuleux* dont on rafraîchit l'*histoire* très-connue des *corsages en gerbes*, des fronces qui partent de l'épaule où elles sont retenues par deux petits poignets à distance de deux pouces l'un de l'autre, et qui viennent se réunir en gros plis vers le milieu de la poitrine. Voilà ce qu'on appelle *robe à la Niobé*.

---

*Les manches à la neige* diffèrent de celles dites en *jambon* en ce que l'ampleur est égale dans toute leur longueur; deux



ou trois poignets posés en *chevrons* sont placés de distance en distance, pour fixer les fronces du bas de la manche, à partir du milieu de l'avant-bras jusqu'au poignet.

Ceintures, colliers, bracelets et boucles d'oreilles, tout est aujourd'hui en fer de Berlin. Ces bijoux, si l'on peut donner ce nom à ces simples ornemens, sont très-favorables pour faire ressortir la blancheur de la peau. Nous avons vu un très-grand assortiment de ces jolies parures en fer qui étaient destinées pour la maison de *M. Houssaye*, 7 *conduit street Hannover square*, à Londres. Nous avons admiré la perfection du travail de tous ces petits médaillons réunis pour former des colliers et des bracelets dont le fini de l'ouvrage peut rivaliser avec les camés les plus précieux, et qui ont l'avantage d'être offerts à des prix très-modérés.

En attendant que les *fleurs printanières* viennent orner les jolis chapeaux de paille de riz, on voit déjà des *violettes de Parme*, des *lilas perses* et des *jonquilles* figurer sur les capotes en gaze blanche.

~~~~~

*Suite du Mangeur d'opium.*

« Dans ma jeunesse, et plus tard quand l'occasion s'en présentait, j'avais lu avec plaisir *Tite-Live*, que je préfère, tant pour le style que pour la matière, aux autres historiens romains; j'avais toujours été frappé du son des deux mots latins *consul romanus* qui me paraissaient retracer la majesté du peuple romain, surtout quand je me figurais le consul dans son caractère militaire. Dans l'histoire d'Angleterre, j'avais étudié avec un vif intérêt la guerre parlementaire, à cause de la grandeur morale des divers personnages qui y figurèrent, et du grand nombre de Mémoires curieux que nous possédons sur cette époque. Or, ces deux époques de l'histoire, qui m'avaient souvent conduit à de nombreuses réflexions, devinrent le sujet de mes rêves délirans. Tout étant éveillé, je voyais des cortèges passer devant mes yeux; c'étaient des funérailles, des danses de femmes; j'entendais dire, ou je me disais à moi-même : Voilà des femmes anglaises des tems malheureux de Charles I<sup>er</sup>; voilà les femmes et les filles de ceux qui vi-

vaient paisiblement ensemble, et étaient alliés par les liens de la parenté. Cependant, après un certain jour d'août 1642, ils se brouillèrent, et ne se rencontrèrent plus que sur le champ de bataille, où ils coupèrent, avec le sabre, tous leurs liens, et noyèrent dans le sang le souvenir de leur ancienne amitié. Les dames avaient un air aussi frais que celles de la cour de Georges IV; je savais pourtant, même en songe, qu'elles avaient sommeillé dans la tombe depuis près de deux siècles; puis tout ce spectacle disparaissait soudain; les mots sonores de *consul romanus* retentissaient à mes oreilles. Paul-Émile et Marius apparaissaient dans le costume du *paludamentum*, escortés par des centurions portant la tunique de pourpre au bout d'une lance, et suivis d'une file de légions romaines.

» D'autres fois je rassemblais sous le climat brûlant des tropiques, les arbres, les plantes, les reptiles, les usages, les spectacles qu'on trouve disséminés dans diverses contrées; je les voyais tous réunis en Chine ou dans l'Indostan; je voyais de même l'Égypte ancienne revivre pour moi; je me trouvais entouré, cerné, assailli de perroquets, de singes; je me sauvais dans des pagodes; j'y étais fixé pendant des siècles, sur un piédestal ou dans un sanctuaire; j'étais l'idole, j'étais le prêtre; on m'adorait, on me sacrifiait. Pour échapper à la colère de Brama, je me sauvais à travers toutes les forêts de l'Asie; Vishnou me haïssait, Siva me tendait des pièges. Je tombai tout à coup sur Iris et Osiris. Ils m'accusaient d'un délit qui, disaient-ils, faisait trembler l'ibis et le crocodile. On m'enterrait pour des milliers d'années dans des cercueils de pierre, avec des momies et des sphynx, dans des chambres étroites, au centre des pyramides éternelles, puis, confondu avec le limon dans les roseaux du Nil, je sentais les atouchemens affreux du hideux crocodile. Ces rêves monstrueux m'inspiraient les angoisses de la mort. Je dois dire que ce furent presque les seuls qui excitaient en moi une terreur physique, les autres objets m'ayant toujours causé une terreur morale ou intellectuelle. Ce maudit crocodile m'effrayait plus que tout le reste; j'étais forcé de vivre avec lui pendant des siècles; quelquefois je me sauvais, et je me trouvais ensuite dans des maisons chinoises qui avaient des meubles de bambou. Tout à coup, les pieds des tables, des sofas s'animaient, et se transformaient en têtes de crocodiles; partout



le monstre, multiplié de milles manières, me guettait de ses yeux perfides. Plusieurs fois ces rêves finissaient par le même incident : j'entendais des voix douces qui me parlaient; je m'éveillais, il était plein midi; mes enfans se tenant par la main, venaient me montrer quelques vêtemens nouveaux, ou me dire le bonjour avant de sortir. La brusque transition des horreurs du songe au tableau doux et aimable de l'innocence enfantine, causait une sorte de révolution dans mon esprit, et je pleurais en embrassant mes enfans. »

Il faut nous hâter d'arriver à la guérison du mangeur d'opium. A force d'en prendre, il était parvenu, en 1821, jusqu'à avaler huit mille gouttes en un seul jour, comme il a été dit plus haut; mais l'état déplorable où le réduisait cette boisson singulière, lui fit prendre enfin la résolution de s'en déshabituer, d'autant plus que l'inertie de son estomac qui ne digérait plus rien, lui faisait craindre le commencement d'un squirre. Il réduisit, en 1822, sa ration à cinq cents, puis à cent soixante gouttes; mais il fallait quitter l'opium tout-à-fait, et c'était-là le plus difficile. « J'avais présumé par ne plus prendre que cent gouttes; mais je ne pus aller au-delà du quatrième jour, qui me coûta toujours plus que les trois précédens. Je pris cent trente gouttes pendant trois jours; le quatrième je descendis jusqu'à quatre-vingts; quelque malheureux que je fusse de cette privation, je m'en tins à peu près à cette quantité pendant un mois; je descendis enfin à soixante, et le lendemain je ne pris rien du tout; c'était la première fois depuis dix ans que je passais une journée sans opium; je persévérerai dans mon abstinence pendant quatre-vingt-dix heures, c'est-à-dire environ la moitié d'une semaine. Puis je pris....., ne me demandez pas combien; lecteur sévère, qu'auriez-vous fait à ma place? Ensuite, je me mis de nouveau à la diète, puis je pris vingt-cinq gouttes, etc. »

L'anonyme nous apprend enfin qu'il a renoncé à sa fâcheuse habitude, et qu'il voudrait effacer de son souvenir les résultats horribles qu'elle a eus pour lui.

L'ouvrage, dont nous avons extrait cet article, doit être incessamment traduit en français, et nous nous empresserons d'en rendre compte aussitôt qu'il paraîtra.



## PETITE REVUE THÉÂTRALE.

Depuis notre revue du 5, les théâtres ont donné plusieurs nouveautés dont nous n'avons pas encore parlé. Qu'on ne nous en veuille point de ce retard; des considérations sur d'anciens ouvrages ont pris la place de cet article dans notre dernier Numéro : qui n'est pas obligé quelquefois de céder à des *considérations*? Mais revenons aux nouvelles productions dramatiques.

— GYMNASÉ. *Le Oui des Jeunes Filles*. Cette pièce est une imitation d'un ouvrage espagnol de Moratin. Si elle est pauvre d'invention, elle est assez riche de couplets. Mais les couplets sont comme une broderie sur une étoffe; la broderie l'embellit, et la qualité de l'étoffe est toujours la même.

*La Corbeille de Mariage* a suivi de très-près, au même théâtre, le *Oui des Jeunes Filles*. Cette petite bluette, où l'on a remarqué quelques mots heureux, aurait pu devenir un fort joli ouvrage si les auteurs s'étaient donné la peine de vouloir faire une pièce. Les caractères, même des personnages, sont à peine indiqués; les acteurs (Victor excepté) ont fait tout pour faire valoir l'ouvrage, ils ne pouvaient pas non plus faire l'impossible. L'idée première cependant en est originale et neuve, et, par cette raison, la pièce pourra se soutenir encore quelque tems au répertoire.

— THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. *Le Mauvais Sujet*. On pourrait chicaner un peu les auteurs sur le titre de cet ouvrage. Leur personnage principal n'est pas en effet un mauvais sujet; mais il est joué par Potier, et cet acteur y est d'un comique si vrai, qu'après l'avoir vu dans ce rôle, on se dit: J'ai vu, me voilà désarmé. Cette comédie-vaudeville est tirée du roman de *Léonide*. Le plan en est bien conçu et bien connu. Les couplets ne sont pas la partie la plus forte de la pièce, mais ils sont en situation. Le rôle de Potier est semé d'une foule de mots heureux, qu'il fait très-bien ressortir, et dont, nous le croyons, beaucoup sont de lui. Il est impossible d'avoir un ton de bonne comédie meilleur que celui de cet acteur dans le *Mauvais Sujet*; Moëssard mérite aussi une mention particulière ainsi que Mlle Zélie Molard. Paul s'acquitte bien de son petit rôle de Charles. Il y a dans cet ouvrage une scène charmante sur laquelle nous reviendrons; elle le mérite. Les auteurs sont MM. Frédéric et Edmond Crosnier.

— THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. *Le Vieillard et la Jeune Fille*. C'est un ouvrage puisé à la même source que le *Oui des Jeunes Filles* du Gymnase; mais les auteurs, MM. Brazier, Carmouche et Mélesville, y ont ajouté du leur, et ce qu'ils y ont ajouté c'est certes le meilleur de la pièce. Le Peintre, Brunet, Mmes Barroyer et Jenny-Vertpré, y sont parfaits. Mlle Aldégonde fait valoir le petit rôle dont elle est chargée, et Victor, débutant, y a fait plaisir à côté des autres acteurs.

— ODÉON. *Léonie ou la Vengeance d'une Femme*. Ce drame en cinq actes, dont le quatrième a des beautés remarquables, demande à être vu une seconde fois pour pouvoir porter sur lui un jugement définitif. Des coupures et corrections que les auteurs y feront sans doute, le mettront en état d'enrichir le répertoire du second théâtre royal. C. de M.

*A ce Numéro est jointe la Planche 204.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, N° 46, au Marais.